

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ÉCHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 20 c. Réclames... 30 Faits divers... 75

RÉSERVES SONT FAITES Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne:

A PARIS, A L'AGENCE HAVAS 8, place de la Bourse.

ABONNEMENT. Saumur: 30 fr. 6 mois... 16 12 mois... 9 Poste: 35 fr. 18 10

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 2 OCTOBRE 1884.

« AFFAMÉS, DEBOUT! »

Sous ce titre, M. Paul de Cassagnac publie dans le Matin français l'article suivant:

« AFFAMÉS, DEBOUT! » Tel est le lugubre refrain de la Marseillaise nouvelle, de la vraie Marseillaise celle-là, de la Marseillaise de la misère, que chantent en ce moment, dans la cité lyonnaise, vingt-cinq mille ouvriers qui meurent de faim. « AFFAMÉS, DEBOUT! » voilà ce qu'on lit, sur tous les murs, et voilà ce qu'on entend, partout où l'on peut coller en France un placard contre une maison. C'est le mot de la situation, c'est le mot de la République. Il y a longtemps que nous l'attendions, et il fallait vraiment que la période impériale eût enrichi la nation française, pour qu'il ait tant tardé! Quelle est, en effet, la République où l'on ne s'attend pas la ruine, de tous côtés? Pendant la première, c'étaient les assignats, c'était la banqueroute nationale; pendant la seconde, c'étaient les ateliers nationaux, les quarante-cinq centimes; la troisième devait suivre dans la même voie funèbre et défilait enfin avec son cortège naturel et sombre — c'est la loi fatale. Tout ce que la République touche, sèche, meurt et tombe. Le commerce n'est plus alors qu'un souvenir de la prospérité d'autrefois. L'industrie se débat vainement; l'agriculture agonise, et le paysan de France, au milieu de sa récolte, se voit écrasé par la récolte venue de l'étranger. Il faut du blé qui lui revient à 47 fr. l'hectolitre, et il le vendait dernièrement encore, dans le Gers, à 4 francs sur le marché de Condom et à 42 francs sur la place de Mauvezin. Ce qui lui reste de vin, après la gelée,

après la grêle, terrible cette année-ci, après l'oïdium, après le phylloxéra, il ne peut pas l'écouler, parce que d'Espagne arrivent des vins artificiels chargés à 46 et 47 degrés, que les marchands préfèrent pour les débiter. Chaque bouteille de ce vin d'Espagne coûte à peu près ce que vaut la bouteille de vin français, et sert à en fabriquer deux ou trois. Pourquoi nous achèterait-on notre vin, qui vaut moins, commercialement, alors que la République permet aux vins étrangers de passer ainsi presque francs de droits? Pourquoi nous achèterait-on nos blés, pour faire de la farine, alors que les blés reviennent, dans les Indes, à 2 fr. 50 l'hectolitre, et qu'on les transporte d'Amérique en France pour le même prix, c'est-à-dire meilleur marché que pour les faire venir de Marseille à Paris? Et cette invasion du bétail, du blé, du sucre, du vin, de l'étranger, tue les produits similaires de France. Avez-vous entendu dire, pourtant, que la viande soit à meilleur marché, que le pain, que le vin aient baissé? Pas le moins du monde! tout cela se paie aussi cher qu'avant et le sol de France est menacé de demeurer en friche; avant quelques années, la Beauce sera un désert et vous aurez beau nous dire que tout nous vient à meilleur prix, de la frontière, avec quoi l'achèterons-nous, si nous ne produisons plus rien? Mieux vaut, pour un pays, payer la nourriture hors de prix et avoir de l'argent, que de l'avoir au rabais, et d'être sans le sou — car, de cette façon, elle est toujours au-dessus des ressources du consommateur. A ces cris de détresse poussés par les départements agricoles, le gouvernement vous répond: « Faites autre chose! changez votre culture! » — Mais que faire? — Faites du bétail? — Mais nous n'avons pas de prairies!

— Faites-en? — Mais nous n'avons pas d'eau! — Cultivez avec des machines, cela rendra la main-d'œuvre plus facile à remplacer. — Mais nous avons des coteaux ardues que les animaux peuvent à peine gravir! — Transformez-vous, dit le ministre Fallières. — Soit! et la mort aussi est une transformation. Est-ce celle-là que vous nous offrez? Et voilà ce que l'on donne comme conseils, comme consolations, comme secours aux habitants des campagnes envahies par les produits étrangers, invasion plus terrible que celle des soldats, car les bataillons allemands se sont retirés chaque fois, tandis que les blés anglais, les sucres prussiens, les vins espagnols, demeurent et occupent le pays comme s'il était leur. Et bientôt les agriculteurs de France pourront crier, eux aussi: « Affamés, debout! » Car la faim règne partout, à la ville et à la campagne. La faim règne à la campagne où rien ne se vend plus et où l'impôt devient de plus en plus lourd. Que voulez-vous! Pour remplacer l'ancienne maison d'école, modeste et suffisante, mais que Dieu voulait bien habiter, il a fallu construire des palais. La créature a besoin de plus de faste que le Créateur. Et des millions ont coulé par centaines, entraînant avec eux les centimes additionnels que comportaient les charges nouvelles. La propriété donnait moins et on lui demandait davantage. En revanche, on pouvait être fier d'être républicain. Jugez-en: On peut être Américain à trop bon compte, cela ne coûte que 35 francs; Cela vaut 50 francs d'être Allemand, 70 francs d'être Anglais.

Ce sont des nationalités au rabais, à vil prix, et dont ne pourrait s'accommoder une République sérieuse. Aussi, l'impôt, en France, atteint-il, par tête, le chiffre effroyable de 445 francs. Il y a vraiment de quoi s'enorgueillir et avouons que nous en avons pour notre argent! 445 francs pour être exploités par les préfets, volés par les juges de paix, codifiés par Marius Poulet ou Brutus Bouchet et représentés par Jules Ferry, c'est pour rien! Il paraît, malgré cela, que l'on commence à trouver que c'est un peu lourd. Car enfin, la République avait promis monts et merveilles; elle s'était annoncée comme la réparatrice de tous les crimes de la monarchie. Elle était l'amie des ouvriers, l'amie des paysans, disait-elle, et nous n'avons qu'à parcourir les circulaires électorales de nos collègues, pour voir tout ce qu'ils avaient annoncé solennellement. Ils devaient donner du travail, en augmentant l'essor industriel. Et la confiance manquant partout, l'essor industriel s'est arrêté. Ils devaient diminuer les charges qui pèsent sur l'agriculture et ils les ont augmentées. Et voilà qu'à part l'armée des fonctionnaires, la bande des repus et des exploités, deux cris s'élèvent simultanément, de ce qui fait la France, de la ville et de la campagne, cris d'angoisse, cris d'alarmes, cris d'indicibles souffrances, qui dominent les bruits de l'usine, les tumultes de la vapeur et remplacent, au milieu de nos champs attristés, ce qui fut jadis, dans les temps de prospérité, la chanson des gais moissonneurs, et les alertes couplets du pressoir, à la nuit, cris qui disent: « AFFAMÉS, DEBOUT! » Eh bien, ouvriers de la ville, ouvriers des campagnes, vous l'avez voulue, cette République dégradante qui vous flattait par des paroles menteuses, vous l'avez voulue et vous l'avez!

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

L'ABBÉ CONSTANTIN PAR LUDOVIC HALÉVY

VIII Trois semaines se sont écoulées. Jean, le lendemain, doit partir avec son régiment pour les écoles de feu; il va vivre de son existence de soldat: dix jours d'étapes sur les grandes routes pour l'aller et le retour, et dix jours sous la tente, au camp de Carcottes, dans la forêt d'Orléans. Le régiment rentrera à Souvigny le 10 août. Jean n'est plus tranquille; Jean n'est plus heureux. Le moment de ce départ, il le voit venir avec impatience et, en même temps, avec effroi. Avec impatience, car il souffre un véritable martyre; il a hâte d'y échapper... Avec effroi, car, pendant ces vingt jours, sans la voir, sans lui parler, sans elle enfin, que deviendra-t-il? Elle, c'est Bettina! il l'adore! Depuis quand? Depuis le premier jour, depuis cette rencontre, au mois de mai, dans le jardin du curé! Voilà la vérité! Mais Jean lutte et se débat contre cette vérité. Il croit n'aimer Bettina que

depuis ce jour où tous deux causaient gaiement, amicalement, dans le petit salon. Elle était assise sur le divan bleu, près de la fenêtre, et, tout en bavardant, s'amusait à réparer le désordre de la toilette d'une princesse japonaise, une poupée de Bella, qui traînait sur un fauteuil, et que Bettina, machinalement, avait ramassée. Pourquoi la fantaisie vint-elle à miss Percival de lui parler de ces deux jeunes filles qu'il aurait pu épouser? La question, d'ailleurs, ne l'avait nullement embarrassé. Il répondit que, s'il ne s'était senti alors aucun goût pour le mariage, c'est que ses entrevues avec ces deux jeunes filles ne lui avaient causé aucune émotion, aucune agitation. Il souriait en parlant ainsi; mais, quelques instants après, il ne souriait plus. Ces émotions, ces agitations, il apprenait soudainement à les connaître. Jean ne se fit pas d'illusion; il se rendit compte de la profondeur de la blessure; elle avait porté en plein cœur. Jean, cependant, ne s'abandonna pas. Ce jour-là même, en parlant, il se disait: — Oui, c'est très-grave, très-grave, mais j'en reviendrai. Il cherchait une excuse à sa folie; il s'en prenait aux circonstances. Cette délicate fille, depuis dix jours, avait été trop à lui, trop à lui seul! Comment résister à une pareille tentation? Il s'était grisé de son charme, de sa grâce, de sa beauté. Mais, le

lendemain, vingt personnes allaient arriver au château, et ce serait la fin de cette dangereuse intimité. Il aurait du courage, s'écarterait, se perdrait dans la foule, verrait Bettina moins souvent et de moins près... Ne plus la voir, il n'y pouvait songer! Il voulait rester l'ami de Bettina, puisqu'il ne pouvait être que son ami. Car il était une autre pensée qui n'entravait même pas dans l'esprit de Jean; cette pensée ne lui paraissait pas extravagante, elle lui paraissait monstrueuse. Il n'y avait pas au monde de plus honnête homme que Jean, et l'argent de Bettina lui faisait horreur, positivement horreur. La foule, en effet, à partir du 25 juin, avait envahi Longueval. M^m Norton était arrivée avec son fils Daniel Norton, et M^m Turner avec son fils Philip Turner; tous deux, le jeune Daniel et le jeune Philip, faisaient partie de la fameuse confrérie des Trente-Quatre. C'étaient d'anciens amis; Bettina les avait traités comme tels et leur avait déclaré avec une pleine franchise qu'ils perdaient absolument leur temps; ils ne se décourageaient pas cependant, et formaient le centre d'une petite cour fort empressée, fort assidue autour de Bettina. Paul de Lavardens avait fait son entrée en scène et était devenu très-rapidement l'ami de tout le monde. Il avait reçu cette éducation brillante et compliquée d'un jeune homme qui se destine au plaisir; dès qu'il ne s'agissait que de s'amu-

ser: cheval, croquet, lawn-tennis, polo, danse, charades et comédies. Il était prêt à tout, il excellait en tout. Sa supériorité éclata, s'imposa. Paul devint, de l'assentiment général, le directeur et l'organisateur des fêtes de Longueval. Bettina n'eut pas une minute d'hésitation. Jean venait de lui présenter Paul de Lavardens, et celui-ci achevait à peine le petit compliment de rigueur, que Bettina, se penchant vers Suzie, lui disait à l'oreille: — Le trente-cinquième! Elle fit cependant bon accueil à Paul, et si bon accueil, que celui-ci, pendant quelques jours, eut la faiblesse de s'y méprendre. Il crut que ses grâces personnelles lui valaient cette très-aimable et très-cordiale réception. C'était une grande erreur. Il avait été présenté par Jean; il était l'ami de Jean; aux yeux de Bettina, tout son mérite était là. Le château de M^m Scott était ville ouverte; on n'était pas invité pour un soir, mais pour tous les soirs; et Paul, avec enthousiasme, s'était mis à venir tous les soirs. Son rêve était réalisé. Il retrouvait Paris à Longueval! Seulement Paul n'était ni sot, ni fat. Sans nul doute il était, de la part de miss Percival, l'objet d'attentions et de faveurs toutes particulières; elle se plaisait à causer longuement, très-longuement, seule à seul avec lui... mais quel était l'éternel, l'inépuisable sujet de ces conversations? Jean,

